

# Si je t'oublie Constantinople

Par Olivier Hanne

Nomades turcophones convertis à l'islam, les Ottomans bataillèrent pendant deux siècles en Anatolie et dans les Balkans contre un Empire byzantin à l'agonie. Une guerre d'usure qui s'acheva en 1453 avec la chute de Constantinople.

© TINA DALLAS



**ASSAUT FATAL**  
La Chute et la prise  
de Constantinople  
en 1453, panorama à  
360° (Istanbul, musée  
Panorama 1453).



A cheval entre l'Asie et l'Europe, l'Empire romain d'Orient était depuis le VII<sup>e</sup> siècle une puissance déstabilisée, menacée au sud par les troupes arabo-musulmanes, qui lui avaient enlevé le Proche-Orient entre 634 et 642, au nord par les Slaves, qui avaient envahi les Balkans. Le pouvoir du basileus – l'empereur byzantin – était convoité par les familles rivales et par les généraux, tandis que les querelles religieuses autour des icônes – l'iconoclasme – avaient affaibli la cohésion sociale au cours du VIII<sup>e</sup> siècle.

Grâce aux énergiques souverains de la dynastie macédonienne (867-1056), qui avaient réformé le système militaire byzantin, l'empire s'était pourtant dégagé de la pression des Bulgares comme de celle des califes abbassides. L'arrivée massive des nomades turcophones bouleversa les équilibres démographiques en Orient. Issues des steppes d'Asie centrale et proches des Mongols, ces peuplades avaient migré, dès le VIII<sup>e</sup> siècle, vers l'Iran, attirées par les richesses du Moyen-Orient, comme l'avaient fait avant elles les Perses, les Parthes ou les Huns. Les califes de Bagdad avaient pris l'habitude, au siècle suivant, d'enrôler dans leurs troupes les tribus turques converties à l'islam pour concurrencer les appétits des soldats arabes. La tribu du chef Seldjouk appartenait à la confédération turque des Oghouz, qui nomadisaient au nord de l'Amou-Daria, prête à déferler sur les émirats arabes d'Iran, eux-mêmes fragilisés par leurs luttes intestines. A la fin du X<sup>e</sup> siècle, les Turcs seldjoukides gagnèrent l'ascendant jusqu'à

dominer tout le Moyen-Orient. Entre 1030 et 1040, les hommes de Seldjouk pénétrèrent dans le Khorasan, puis en Iran où ils prirent Ispahan en 1051. Face à la résistance de la Mésopotamie, cœur du califat abbasside, ils infléchirent leurs conquêtes vers l'Arménie, où ils rencontrèrent la puissance des basileus.

Conjuguant force militaire et brutalité, les Seldjoukides multiplièrent les victoires contre les basileus. En 1071, l'empereur Romain IV fut battu et fait prisonnier à la bataille de Manzikert, au nord du lac de Van, en Arménie byzantine. Ce drame précipita le recul de la frontière byzantine, et toute l'Anatolie subit une inexorable islamisation et turquification. La lassitude envers le pouvoir du basileus et sa fiscalité facilita la pénétration des Turcs. Certains généraux grecs firent même appel aux Turcs contre le pouvoir central contesté, permettant l'installation à Nicée et à Konya – l'ancienne Iconium byzantine – des Seldjoukides dits « de Rum », qui établirent là leur propre sultanat, indépendant des califes de Bagdad.

Face à l'insécurité entretenue aux frontières par les *ghazi*, les soldats turcs venus mener le jihad contre Byzance, le basileus Alexis Comnène appela les Latins à l'aide. Il fut entendu au-delà même de ses espérances : au lieu de quelques mercenaires, ce furent des dizaines de milliers de croisés qui parvinrent à Constantinople, en 1097. L'empereur leur confia la reconquête des territoires perdus d'Anatolie, de Syrie et de Palestine, sans être tout à fait assuré que les croisés les lui restituaient, s'ils parvenaient à s'en emparer.



PRISE AU PIÈGE Page de gauche et ci-dessus : *Le Siège de Constantinople par les Ottomans de Mehmed II, en 1453*, par Toma de Suceava, fresques de l'iconostase du monastère orthodoxe de Moldovita, 1537 (Vatra Moldovitei, Roumanie).

La victoire latine de Dorylée contraignit d'abord le sultan de Rum à abandonner sa capitale, Nicée, pour Konya. Mais la capacité de résistance du sultanat était intacte. Au cours du XII<sup>e</sup> siècle, les Turcs empêchèrent à deux reprises les croisés de traverser l'Anatolie : en 1148, lors de la deuxième croisade menée par l'empereur Conrad III et le roi de France Louis VII, puis en 1190 avec la mort de Frédéric Barberousse qui brisa l'élan de la troisième. Les basileus, toujours méfiants envers les Latins, s'étaient risqués à un double jeu, Manuel I<sup>er</sup> (1143-1180) soutenant par exemple le sultan Masud (mort en 1155) durant la deuxième croisade. Cette duplicité leur fut fatale. Lorsque l'empereur voulut attaquer le sultanat en 1176, son armée fut écrasée dans les défilés anatoliens de Myrioképhalon. Après cette défaite, Byzance dut abandonner définitivement aux Turcs l'Anatolie, qui avait été pourtant libérée par les croisés.

La conquête de Constantinople par les Latins, en 1204, au cours de la quatrième croisade, fragmenta un peu plus le camp chrétien ; à un Empire latin centré sur Constantinople s'opposait un Empire grec basé à Nicée, un autre à Trébizonde, et un despotat en Epire. Lorsque Michel VIII (1258-1282) finit par reprendre Constantinople en 1261 et par restaurer l'Empire byzantin, celui-ci n'était plus que l'ombre de lui-même.

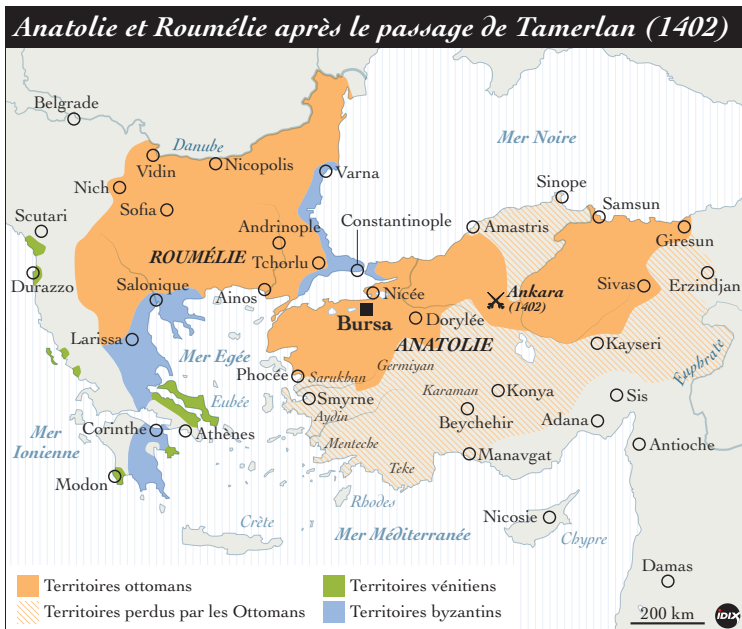
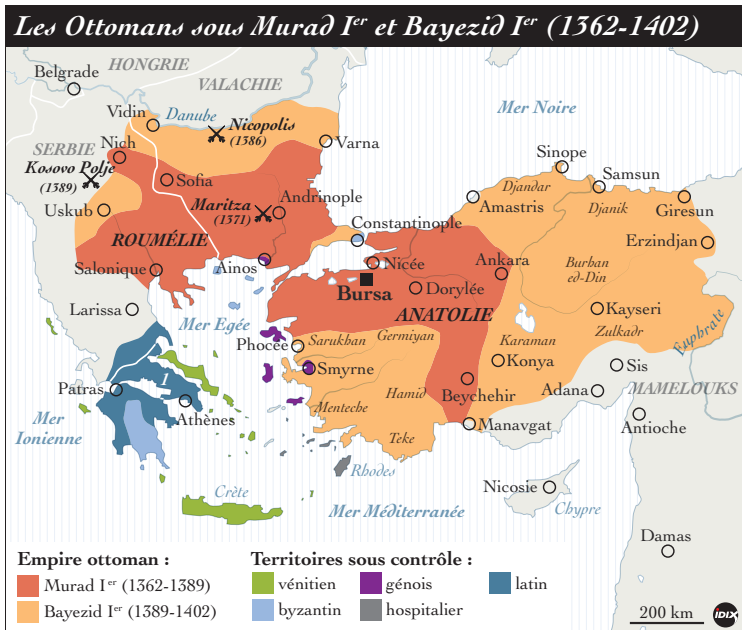
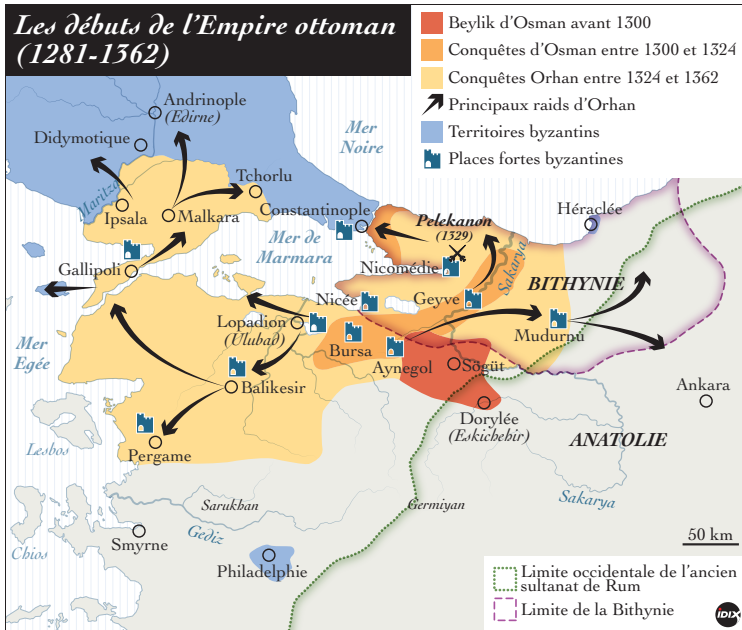
Le sultanat de Rum connaissait cependant lui-même de graves tensions internes, les nomades turcomans entrant en

révolte, et les Mongols imposant leur joug aux Turcs en 1243. Masud II, dernier Seldjoukide de Rum, mourut en 1307, laissant une Anatolie ravagée par les hordes asiatiques, sous obédience mongole et fractionnée en *beyliks*, des petites principautés concurrentes.

### Une tribu venue d'Asie centrale

Issus des tribus turques du groupe des Oghouz, les Osmanli, ou Ottomans, avaient quitté l'Asie centrale au début du XIII<sup>e</sup> siècle, sous la poussée des Mongols. Lorsque la tribu était arrivée en Anatolie, vers 1230, elle s'était d'abord mise au service des Seldjoukides de Rum. Les récits ottomans, embrumés de légende, évoquent le chef Ertoghrul (mort vers 1281), ancêtre de la dynastie, qui aurait été installé à Söğüt, en Bithynie, par le sultan, avec ses « quatre cents tentes ».

Son fils Osman (mort vers 1324) quitte la légende. Au cours de la bataille de Bapheus (près de Nicomédie), en 1302, il écrase une armée byzantine qui tentait d'éloigner le danger turc de Constantinople, et devient ainsi un important chef d'Anatolie. Il aurait vu en songe, durant sa jeunesse, un arbre pousser de son ventre et couvrir de sa ramure toute la terre, vision prémonitrice de la puissance de sa dynastie. Déterminé et belliqueux, Osman mène des raids contre les places fortes byzantines, mais aussi contre les beys turcs du voisinage. Le



**TOILE D'ARAIGNÉE** Les raids menés par Osman puis par ses successeurs, Orhan et Murad, contre les places fortes byzantines s'étendent peu à peu à la rive européenne, jusqu'à encercler Constantinople : à partir de 1389, la Roumélie (les Balkans turcs) devient le fleuron des Ottomans. En 1394, Bayezid assiège la capitale byzantine, laquelle doit son salut aux hordes du khan Tamerlan, qui porte un coup d'arrêt de dix ans à l'expansion turque.

succès de ses razzias et sa réputation de *ghazi* attirent un nombre croissant de volontaires, jusqu'à lui permettre de fédérer près de quatre mille combattants.

Son fils Orhan prend la cité forte de Brousse (Bursa) en avril 1326, contrôlant ainsi toute la Bithynie et les rives orientales de la mer de Marmara. En 1329, sa victoire de Pelekanon contre l'empereur Andronic III, puis la prise de Nicée (1330), lui assurent une totale tranquillité du côté des Byzantins, qui s'engagent à lui verser un tribut. Mais les relations avec les autres tribus turques sont tendues, et il doit affronter la menace toujours présente des Mongols.

Situé à l'extrémité occidentale des domaines turcs, face à Byzance, le *beylik* ottoman mène la guerre sainte, transforme les églises en mosquées, mais négocie aussi avec les infidèles, enrôle des mercenaires grecs, favorise le commerce avec les cités chrétiennes. Contre la flotte de Venise, soutien de Byzance, les Ottomans jouent celle de Gênes.

C'est à la faveur des conflits de pouvoir à Constantinople que les Turcs passent sur la rive européenne. Profitant de l'antagonisme entre Jean Cantacuzène, régent de l'empire, et le jeune Jean V, Orhan monnaie son aide au profit de Cantacuzène, qui transfère ses troupes de l'autre côté de l'Hellespont. En 1354, celles-ci sont stationnées à Gallipoli. Désormais, Orhan apparaît comme un interlocuteur essentiel, si bien que le régent lui donne même sa fille en mariage.

Les succès ottomans ont été permis par une stratégie pragmatique. Les expéditions contournent les places les plus difficiles, surtout Constantinople, mais elles les enveloppent progressivement, investissant leur arrière-pays jusqu'à les étouffer complètement avant l'assaut final. Les conquêtes sont toutefois longues à aboutir. Avec les princes chrétiens, toutes les alliances sont possibles, mais elles ne font jamais oublier le but que sont la conquête et la conversion.

Les Ottomans bénéficient de l'héritage du sultanat de Rum, de son idéologie mobilisatrice autour du jihad. Dans des régions de contact d'empires, où l'insécurité est permanente, les sociétés les plus aguerries et les plus austères l'emportent sur les autres, d'où l'affaiblissement de Byzance. Le droit de l'épée est un pilier du régime, autant que la fierté ethnique des Turcs oghouz. On déporte depuis les régions orientales pour peupler les zones conquises vers l'ouest ; on distribue des *timars* (terre attribuée à un militaire, qu'il doit entretenir et faire fructifier en échange de ses services) aux combattants turcs, voire chrétiens, et l'on fonde, au XIV<sup>e</sup> siècle, les janissaires (« nouvelle troupe », en turc), formés de jeunes prisonniers caucasiens, slaves ou grecs, convertis et entraînés. Le pouvoir est familial ; les cités conquises sont confiées à des membres du clan, et le successeur du chef est désigné parmi les plus compétents et non selon le droit d'aînesse. A chaque transition politique, le pouvoir ottoman vacille donc pendant un interrègne dont profitent ses ennemis. L'incertitude se révélant préjudiciable à la stabilité de l'Etat, l'exécution systématique des frères du souverain se généralise au cours du XIV<sup>e</sup> siècle.



FONDATEURS A gauche : Orhan I<sup>er</sup> et sa cour, miniature tirée de *Hünernâme*, de Lokman, 1584 (Istanbul, Topkapi Sarayi Müzesi). Orhan I<sup>er</sup>, fils du fondateur de la dynastie ottomane Osman I<sup>er</sup>, s'empara de Brousse (Bursa), dans le nord-ouest de l'Anatolie. La ville devient la première capitale de l'émirat ottoman, jusqu'en 1365. A droite : Murad I<sup>er</sup>, anonyme, XVII<sup>e</sup> siècle (collection particulière).

La possession de Gallipoli, à partir de 1354, permet à Murad I<sup>er</sup> (vers 1362-1389) d'étendre son emprise sur la rive européenne et de commencer le long encerclement de Constantinople. Dans les Balkans, le petit royaume féodal de Serbie était devenu un puissant empire dans les mains d'Etienne Douchan, menaçant la Hongrie et même Constantinople. La mort du souverain en 1355 laisse un vide que va aussitôt exploiter Murad. Comprenant le danger, le basileus Jean V obtient des renforts européens en échange de l'union des Eglises catholique et orthodoxe, et reprend Gallipoli en 1366. Cette perte tragique pour Murad est aggravée par l'hostilité de ses propres fils et des autres émirs turcs, ceux d'Ankara et ceux de Thrace. Mais les Ottomans bénéficient des querelles byzantines. Contesté, Jean V doit faire appel aux troupes turques, tandis que son fils, Andronic, s'empare de Constantinople, en 1376, avec l'aide des Génois de Galata. Il restitue Gallipoli à Murad, dont il devient vassal. L'émir peut dès lors circuler librement entre les deux rives du Bosphore. Il soumet les Turcs de Thrace, prend Salonique en 1387, mais butte, à l'est, sur la résistance des émirs de Karaman. Côté européen, Murad écrase le royaume serbe de Macédoine à la Maritza (1371), puis les princes serbes et bosniaques coalisés dans la plaine de Kosovo, en juin 1389, victoire qui, malgré la mort de l'émir, marque l'enracinement inéluctable des Ottomans en Europe.

Les Balkans turcs – appelés Roumélie – deviennent dès lors une pièce maîtresse de l'émirat ottoman, une source de richesses et un réservoir de janissaires.

La montée en puissance ottomane se manifeste dans le titre sultanal pris par le fils de Murad, Bayezid I<sup>er</sup> (1389-1402). Comme son prédécesseur, ses campagnes le mènent à combattre à l'est contre le Karaman et les émirs anatoliens, qui sont tous vaincus entre 1390 et 1397. Scandalisés par la politique d'union des Eglises du basileus, et attirés par les rémunérations offertes par le sultan, de nombreux aristocrates byzantins préfèrent passer au service des musulmans. En Roumélie, les principautés chrétiennes tombent les unes après les autres. Le Danube est atteint. Jean V, vassal ottoman, est contraint de détruire sa forteresse de la Porte d'Or, sur ordre du sultan. Lorsque son successeur Manuel II se rebelle en 1394, le sultan fait le siège de Constantinople. Devant l'impossibilité d'en prendre les murailles, Bayezid se décide à établir un blocus permanent, mais il n'a pas la maîtrise des mers, et la cité est ravitaillée par la flotte vénitienne.

L'apogée du règne est atteint en 1396, avec l'écrasement de la croisade lancée par le roi de Hongrie Sigismond, renforcée par des chevaliers français, dont les ardeurs sont brisées à Nicopolis. Le prestige de Bayezid est immense et le siège de Constantinople redouble d'intensité.



PEAU DE CHAGRIN Ci-dessus : le mausolée Vert de Mehmed I<sup>er</sup>, construit en 1421, à Brousse (Bursa). Page de droite : *Murad II et son armée lors de l'invasion de la Perse*, miniature tirée de *L'Histoire du roi des rois*, poème épique perse, 1581 (Istanbul, bibliothèque de l'Université). En bas : une fois la menace hongroise éliminée (1448), les Ottomans peuvent se retourner contre Constantinople. L'Empire byzantin ne se résume plus alors qu'à quelques lambeaux : la capitale, le sud de la Grèce, Trébizonde et quelques îles de la mer Egée.

La capitale byzantine aurait dû tomber si n'avaient alors surgi de Transoxiane les hordes turco-mongoles du khan Tamerlan (mort en 1405). Refusant de se soumettre, Bayezid subit dès 1400 les attaques de Tamerlan, mais son armée est trop hétérogène et trop mal payée pour résister à la force mongole. Ses troupes sont décimées lors de la bataille d'Ankara, en juillet 1402, et lui-même est fait prisonnier. Les émirats anatoliens retrouvent leur liberté, tandis que les territoires ottomans sont ravagés et pillés par Tamerlan. Bayezid meurt en captivité. Vassalisée par les Mongols, la famille ottomane se déchire pendant dix ans pour récupérer le contrôle sur des domaines amoindris et ruinés. Pourtant, les Byzantins restent en retrait et n'exploitent pas cette déchirure, se contentant de ne plus verser le tribut.

Forts d'une incroyable capacité de sursaut, les Ottomans relèvent la tête avec Mehmed I<sup>er</sup> (1413-1421), qui rétablit l'unité de la dynastie. Pour se passer des navires italiens, il ordonne la construction d'une flotte de guerre, avec des matelots catalans, italiens, provençaux. Il met fin aux rébellions en Anatolie et en Roumélie. Son règne s'achève par le redressement de l'autorité sultanales. Grâce à lui, son fils Murad II (1421-1451) peut relancer les conquêtes. Après avoir essayé vainement d'assiéger Constantinople, il se tourne vers Salonique, sous contrôle vénitien depuis 1423. Le port tombe en mars 1430 et la population est massacrée. Venise n'insiste pas et accepte un traité de non-agression avec Murad, qui garantit la neutralité de l'armada vénitienne, atout majeur dans les combats qui permettront la prise de Constantinople.

Dans les Balkans, Murad combat Sigismond de Hongrie, avec l'aide des princes serbes qu'il soudoie. Ses troupes sont

partout : en Transylvanie, en Albanie, devant Belgrade. Mais Murad II est prudent et préfère la négociation. Entre 1442 et 1444, la Hongrie reçoit des renforts occidentaux et le soutien du pape Eugène IV. L'Albanie se révolte. Le basileus Jean VIII ayant accepté l'union des deux Eglises au concile de Florence (1439), la croisade antiturque pourrait aboutir. Par précaution, le sultan signe avec la Hongrie en 1444 le traité d'Andrinople, par lequel la Bulgarie et la Valachie lui sont officiellement dévolues. Puis, las du pouvoir, Murad II abdique en faveur de son fils Mehmed II.

Mais la transition est une catastrophe. Le Karaman, province turque du centre de l'Anatolie, souvent insoumise, se révolte, et la croisade hongroise parvient aux portes de l'Empire ottoman. Murad, appelé à l'aide, sort de sa retraite, reprend le pouvoir à son fils, fédère les janissaires et arrête l'ennemi. Il soumet la Morée, c'est-à-dire le Péloponnèse grec, resté byzantin, à un tribut. En octobre 1448, il renverse l'armée hongroise dans la plaine de Kosovo. Les Balkans passent entièrement sous le joug ottoman, où le processus de turquification s'approfondit. Plus aucune puissance régionale ni internationale ne peut plus arrêter la force ottomane.

### Préparatifs de siège

La prise de Constantinople a été une obsession musulmane depuis le VII<sup>e</sup> siècle, car Byzance représentait le cœur des Etats chrétiens, l'héritière de l'Empire romain et la seule puissance aux prétentions universalistes comparable au califat. Le siège de 1453 ne doit pas occulter le fait que la ville subissait de fait un blocus constant depuis les années 1420. Dès le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le territoire byzantin s'était réduit à la Thessalie

et à la cité elle-même. Celle-ci ne survivait plus qu'à la faveur des subtiles compromissions des basileus avec les chefs turcs voisins, et surtout grâce au ravitaillement et au soutien militaire de Venise, qui avait gagné le monopole commercial dans la capitale depuis le XIII<sup>e</sup> siècle.

Fondée par l'empereur Constantin en 330 sur la presqu'île découpée par la Corne d'Or et la rive occidentale du Bosphore, la cité était garnie d'une impressionnante double muraille, jugée imprenable, semée d'une centaine de tours et percée de neuf portes principales. La ville avait fait l'objet d'aménagements constants pendant mille ans : forums, églises, citernes, portiques, palais. Chaque empereur y avait laissé son empreinte, ainsi Justinien à travers la somptueuse Sainte-Sophie, dont la coupole s'élève encore à près de 60 m du sol. La cité, poumon financier et commercial de l'empire, abritait avant la grande peste du VI<sup>e</sup> siècle plus de 500 000 habitants, mais stagnait depuis autour de 100 000. Lors de sa chute face aux Ottomans, elle ne comptait plus que 40 000 habitants. La population était réputée séditieuse et prompte à s'enflammer.

L'Empire byzantin était resté longtemps un pont entre l'Orient turc et le monde latin, dont les intérêts commerciaux étaient déterminants dans la survie de l'empire. Au nord de la Corne d'Or, dans le quartier de Galata, vivait une colonie latine, peuplée d'Italiens, de Catalans, de Français. L'alimentation de la ville dépendait de la Morée, du ravitaillement vénitien et des trafics avec les princes turcs. Mais l'affaiblissement européen dû aux conquêtes ottomanes dans les Balkans, et surtout le désengagement vénitien, allait isoler Byzance, abandonnée par une partie de son aristocratie, qui avait fui en Crète et en Occident. Située au cœur des domaines ottomans, la capitale paralysait les communications dans le sultanat. Sa chute était donc programmée depuis longtemps...

Après la mort de Murad II, en 1451, son fils Mehmed lui succède. Le personnage est déterminé et cruel. Pour gagner

la sympathie des janissaires, il puise dans le Trésor. En 1452, il renouvelle la paix avec Venise et signe une trêve avec la Hongrie. Il s'assure de l'obédience de l'émir du Karaman, toujours tenté par la révolte. Par ces manœuvres, il maintient l'empereur Constantin XI dans l'isolement diplomatique et évite l'arrivée de renforts d'Europe.

Mehmed II prépare soigneusement le siège de Constantinople. Ses janissaires sont équipés d'armes à feu ; les fonderies de Gallipoli conçoivent une cinquantaine de gigantesques canons pour percer les murailles. Le sultan fait construire sur le Bosphore le fort de Rumeli Hisari, parsemé de canons, afin de verrouiller la rive occidentale. « Il fut bâti dans le seul but de prendre la ville », précise le chroniqueur vénitien Nicolò Barbaro (mort en 1494) dans son journal du siège. Le blocus maritime devient dès lors imperméable. Les protestations de Constantin XI ne servent de rien, et Mehmed II décapite ses deux ambassadeurs. Venise et Gênes se gardent d'intervenir. Seuls les renforts du pape arrivent en octobre 1452 sous la direction d'un cardinal-légat, soit deux cents archers, puis, en mars, trois navires de guerre. En décembre, dans la basilique Sainte-Sophie, est célébrée officiellement l'union des Eglises catholique et orthodoxe, réconciliation qui ne survivra pas à la chute de la cité.

Les troupes ottomanes se mettent en place en février 1453. Les canons sont installés, ainsi que les machines de siège, qui ne serviront pas. On parle de 100 000 à 160 000 hommes. Dans la ville ne se trouvent que 7 000 défenseurs, parmi lesquels 5 000 Grecs et 2 000 Européens, dont 700 Génois affectés aux murailles. Ils sont épaulés par des milices urbaines et une

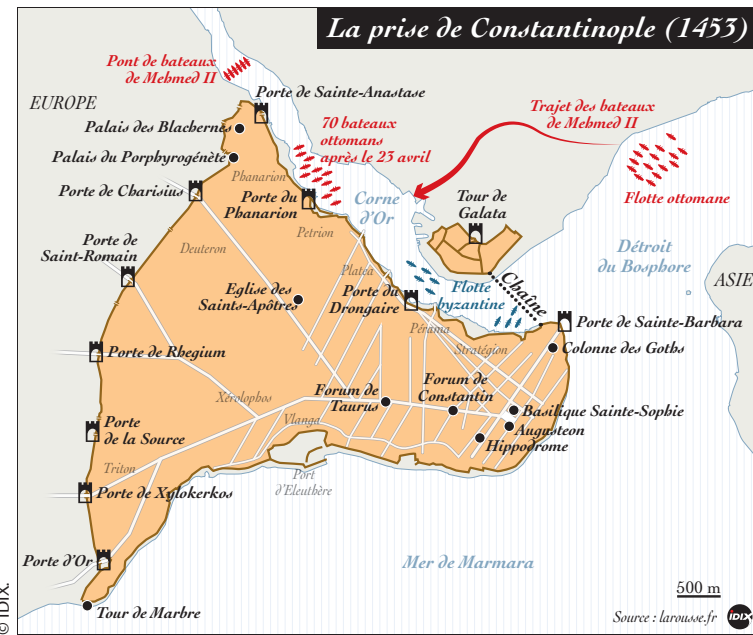
### L'Empire ottoman à la veille de la prise de Constantinople



trentaine de navires. Le nombre des défenseurs est donc cruellement faible, surtout s'il faut résister à des assauts de plusieurs heures. Cependant, l'entrée de la Corne d'Or est barrée par une chaîne qui interdit toute attaque par le nord. Côté est et sud, le littoral de la cité est parfaitement défendu. Quant à la partie occidentale, la muraille ici est réputée imprenable.

## La chute de Byzance

En janvier 1453, selon Nicolò Barbaro, « le Turc commença à se préparer pour venir ici attaquer Constantinople et constitua une grande armée terrestre et maritime pour combattre cette malheureuse ville remplie de chagrin ». Mehmed II arrive le 2 avril. « Cette année, aurait-il dit, je fais d'Istanbul [Constantinople, en langue turque] mon estivage. » Il ordonne le pilonnage des murailles à coups de pierres et de boulets. Il essaie de faire des sapes sous les murs, mais le feu grégeois, liquide incendiaire projeté sur les navires ennemis, dont les Byzantins avaient seuls le secret et qui sauva Constantinople de nombreux sièges, l'en



empêche. Le 18 avril a lieu un premier assaut sur les brèches ouvertes par les bombardes. Mais la chaîne de la Corne d'Or ne peut être rompue. Le 20 avril, trois navires génois et un navire byzantin parviennent au contraire à entrer au port en forçant le blocus organisé par les Ottomans.

Après cet échec, Mehmed II décide le 22 avril de transférer une partie de ses navires par la terre, profitant de la neutralité inquiète des Italiens du quartier de Galata, de l'autre côté de la Corne d'Or. Le chroniqueur turc Achikpachazade montre que cette décision eut un impact décisif sur le siège : « Quatre cents bateaux vinrent par voie de mer, et soixante-dix bateaux venant par voie de terre en amont de Galata ouvrirent leurs voiles. Les combattants se dressèrent sur leurs pieds, déployèrent leurs drapeaux et s'approchèrent. Ils entrèrent dans la mer au pied du fort et jetèrent un pont sur la mer (...). »

La faible muraille qui protège la ville du côté de la Corne d'Or est dès lors directement exposée. Des essais de négociations sont tentés, mais ils n'aboutissent pas. L'assaut échoue, mais les défenseurs sont épuisés et minés par la disette. Mehmed II décide une dernière attaque, le 28 mai. « Au cinquante et unième jour, rapporte Achikpachazade, le souverain s'écria : "Pillage !" Ils firent un assaut. » Les Génois, assaillis, abandonnent leur poste sur les murailles. Aussitôt, Grecs et Vénitiens sont débordés et l'empereur Constantin XI, qui participe aux combats, trouve la mort dans la mêlée. Cerné de toutes parts, il aurait lancé : « Ne se trouvera-t-il pas un chrétien pour me couper la tête ? » Le lendemain, 29 mai 1453, la flotte turque débarque ses soldats dans la ville. « Le mardi, poursuit Achikpachazade, le fort fut conquis (...). On fit prisonnière la population, on tua son gouverneur. Les ghazi prirent leurs jolies filles dans leurs bras (...). Bref, le premier vendredi après la conquête, on célébra, à Sainte-Sophie, la prière du vendredi et l'on y lut le sermon de l'islam au nom du sultan Mehmed. »

La population, en partie réfugiée dans Sainte-Sophie, est massacrée ou réduite en esclavage (au moins 25 000 personnes), les défenseurs passés par le fil de l'épée, les églises saccagées. Quelques navires italiens quittent précipitamment le port. Le butin est incalculable. Lorsque Mehmed II entre en conquérant dans la cité, il fait cesser le pillage, qui aurait dû durer trois jours. Les sources ottomanes soulignent la

## LA FIN D'UN MONDE

A droite : Le Siège de Constantinople par les Ottomans de Mehmed II, miniature tirée de L'Advis directif pour faire passage d'outremer, de Brocardus, XV<sup>e</sup> siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France).  
Page de gauche, en bas : Mehmed II le Conquérant, par Costanzo da Ferrara, XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles (Istanbul, Topkapi Sarayi Müzesi).  
Page de gauche, en haut : après deux mois de siège, Constantinople cède sous l'assaut des troupes de Mehmed II. La population est massacrée ou réduite en esclavage.



magnanimité du sultan, qui autorise l'aristocratie grecque à revenir. Il préserve, surtout, l'Eglise orthodoxe, en désignant un patriarche hostile à l'union des Eglises et en lui confiant l'autorité civile sur les chrétiens de la ville. Toutefois, les églises sont transformées en mosquées, sauf celles de Galata, cédées aux Latins. La colonie génoise de ce quartier conservera ses avantages commerciaux, mais pas ses murailles.

Le retentissement de l'événement fut considérable. En Europe, on se lamenta sur la fin de la dernière chrétienté d'Orient qui, si elle n'existait plus comme puissance politique, maintenait la fiction de l'Empire romain, et ralentissait les progrès ottomans dans les Balkans. Dans les pays musulmans, le prestige de Mehmed II fut inégalé, puisqu'il avait accompli la promesse faite par le prophète Mahomet d'abattre un jour Byzance. Le sultanat ottoman devint dès lors la grande puissance musulmane.

La chute de Constantinople eut pour conséquence immédiate l'effondrement des dernières principautés chrétiennes : Athènes, la Morée, la Crimée, puis la Serbie. La présence génoise en mer Noire et en mer Egée déclina au bénéfice de Venise, qui négocia un nouveau traité de paix en avril 1454. Istanbul devint la capitale de l'Empire ottoman et l'objet de tous les soins du sultan, qui déporta sur place des Turcs et commença la construction du palais de Topkapi. Cinquante

ans après sa chute, la ville comptait déjà 60 000 habitants. Un siècle plus tard, ils seront 400 000, grâce à la politique autoritaire de repeuplement des sultans et leurs efforts pour développer l'économie de leur capitale.

La chute de Constantinople représente un tournant historique et un changement de civilisation dans l'est de la Méditerranée, mais elle en est plus le symbole que le facteur premier. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, l'Empire byzantin avait eu recours à des troupes étrangères pour assurer sa défense et avait souvent préféré se tourner vers les chefs turcs que vers les Latins, dont il se méfiait.

Les Ottomans surent se montrer d'une rare opiniâtreté, malgré les nombreux revers subis, adaptant en permanence leur politique et leurs alliances, sans jamais perdre de vue leurs objectifs, contrairement aux empereurs byzantins. L'Europe fut-elle indifférente au sort de Byzance ? A l'époque, France et Angleterre étaient plongées dans la guerre de Cent Ans, et le roi de Hongrie paralysé dans les Balkans par le dynamisme ottoman. Seule Venise aurait pu contribuer à sauver Constantinople en 1453, mais elle n'aurait fait que reculer l'échéance. Byzance était devenue une anomalie dans le cours de l'histoire.

Agrégé et docteur en histoire, Olivier Hanne est chercheur associé à l'université d'Aix-Marseille. Il est spécialiste de l'histoire de l'islam.



© LUISA RICCIARINI/LEEMAGE. © BNF.